

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



I- Gérard Bessette
L'Incubation et ses figures d'Alain Piette

Agnès Whitfield

Numéro 33, printemps 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39397ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Whitfield, A. (1984). I- Gérard Bessette : *L'Incubation et ses figures d'Alain Piette*. *Lettres québécoises*, (33), 69–70.

I- GÉRARD BESSETTE

L'Incubation et ses figures

d'Alain Piette

L'oeuvre de Gérard Besette commence seulement à soulever l'intérêt critique qu'elle mérite. Depuis la publication d'un numéro spécial du *Québec littéraire* en 1974 et d'une entrevue-dossier dans *Voix et Images* en 1976, bon nombre d'articles de fond sur Besette ont vu le jour, ainsi qu'un ouvrage collectif, *Lectures de Gérard Besette*, actes du colloque Besette tenu à l'université Queen's en 1980. Mais à l'exception de l'étonnante exégèse tant du moi que de l'oeuvre publiée par Besette lui-même (*Mes Romans et moi*, 1979), le livre de Piette est le premier ouvrage critique d'un seul auteur à paraître sur l'écrivain de Narcotown. Sans doute, cette conjoncture critique particulière éveille-t-elle une attente excessive chez le lecteur. Mais le titre de l'ouvrage y participe aussi, nous annonçant les priorités de l'analyse: l'écrivain d'abord, *l'Incubation* ensuite, les figures enfin. La déception est donc justifiée quand la lecture révèle la primauté inverse, Piette nous offrant bien plus une réflexion sur diverses figures rhétoriques qu'une interprétation réfléchie de *l'Incubation* ou encore moins du processus de l'écriture besettienne.

L'auteur semble avoir du mal lui-même à fixer ses objectifs. S'agit-il de présenter «à la fois une pratique du corpus, description surtout, et une réflexion théorique sur les figures» (p. 17), ou plutôt, de laisser primer la critique, de «jeter quelque lumière sur le système rhétorique de *l'Incubation*» (p. 21)? Certes ces deux objectifs ne sont pas contradictoires, mais faute de bien les articuler l'un par rapport à l'autre, l'analyse de Piette semble souvent dériver. Le lecteur théoricien attend en vain la réflexion intégrée sur l'agencement des figures dans des modèles rhétoriques qui

donnera du sens aux nombreuses observations, fort à propos mais sporadiques, sur des figures individuelles. Le lecteur de *l'Incubation* s'impatiente devant l'inventaire savant de plus de cent figures rhétoriques, en attendant les quinze dernières pages qui proposeront une interprétation globale très intéressante mais trop rapide de ces données remarquables mais souvent fastidieuses.

Or, la difficulté tient en grande partie à la notion même de figure. Piette la définit comme «un écart au code de la langue, définition qui se spécifiera selon les niveaux du code envisagés» (p. 17). Pour déterminer ceux-ci, il reprend la classification proposée par le Groupe μ qui retient quatre groupes de figures: 1) les métaplasmes où la forme phonique ou graphique du message est modifiée; 2) les métataxes, altérations de la forme syntaxique du message; 3) les métasémèmes, où le contenu d'un mot est modifié; et 4) les métalogismes où l'écart affecte le rapport entre code et référent. A ces groupes, dont chacun fait l'objet d'un chapitre, Piette ajoute un cinquième, les figures narratives, s'inspirant alors des théories de Genette. Seulement, sa démarche s'avère insatisfaisante tant sur le plan théorique que critique. En remplaçant la notion de norme par celle de code dans sa définition, Piette cherche à contourner l'écueil de la norme qu'elle soit linguistique ou stylistique. Mais l'écart appelle aussi un degré zéro du code, tout aussi difficile à déterminer. D'autre part, dans le roman, le sens des figures rhétoriques relève de leur rapport non seulement au code du langage, mais aussi au code générique et, à bien des égards, aux systèmes rhétoriques établis par le texte lui-même. Par exemple, dans le cas de *l'Incubation*, l'étude de la

punctuation touche forcément aux contraintes génériques du monologue intérieur. Si Piette se réfère à l'occasion aux questions de genre, à ce que le lecteur attend du «nouveau roman» ou du roman par rapport au poème, il ne le fait pas de façon suivie et la qualité de sa démarche s'en ressent.

Toutefois, pour le lecteur, la plus grande source de frustration immédiate est sans doute le recours par Piette au système de classification des figures proposé par le groupe μ . Un texte aussi dense et redondant que *l'Incubation* résiste à une telle compartimentalisation des figures. Piette s'en rend compte lui-même; en témoignent ses nombreuses allusions à l'intérêt des aspects sémantiques, dont l'analyse est néanmoins souvent remise au chapitre pertinent, pour l'étude des figures de l'expression, et ses observations sur le cumul des figures, notamment dans le cas de l'allusion. Mais son respect pour le système du groupe μ l'empêche de donner l'envergure qu'elles mériteraient, aux figures particulièrement importantes, telles que l'ironie et l'anaphore, qui constituent de véritables stratégies textuelles dans *l'Incubation*. Son ouvrage s'enlise plutôt dans l'inventaire. Aphérèses, apocopes, délétions, mots-valises, affixations, paronomases, allitérations, assonances, archaïsmes, néologismes, emprunts, métagraphes, ellipses, zeugmes, asyndètes, parenthèses, concaténations, explétions, énumérations, reprises, polysyndètes, symétries, syllepses, anacoluthes, tmèses, hyperbates, etc., les figures défilent sous les yeux stupéfiés du lecteur, les quatre opérations logiques proposées par le groupe μ (suppression, adjonction, suppression/adjonction et permutation) ne suffisant guère à imposer un ordre qui pourrait éclairer sa lecture.

Heureusement que Piette se soustrait souvent à cette grille réductrice pour poser des questions fort pertinentes notamment sur la fonction des figures. Aussi peut-on lire que «la multiplication de signifiants, plus ou moins redondants, pour désigner un seul signifié semble connoter un certain scepticisme chez le narrateur vis-à-vis de sa propre parole, sinon vis-à-vis de la langue elle-même, comme si en ajoutant d'autres termes au premier, il se donnait une marge de sécurité plus grande quant à l'idée qu'il veut exprimer» (p. 49). Ou alors, c'est une analyse des différentes occurrences d'une figure qui amène Piette à faire une hypothèse prometteuse: «treize métonymies sur vingt-huit, soit presque la moitié, reposent sur la contiguïté spatiale. Cela connoterait une perception particulière du narrateur pour qui l'environnement crée une sorte d'équivalence entre les réalités contiguës. Ce phénomène d'osmose joue entre autres dans le sens anthropomorphique puisque, dans sept de ces occurrences, l'homme prête au lieu qu'il habite ses sentiments, comportements, etc.» (p. 94).

Analysant les métaphores, Piette isole deux champs référentiels prédominants: l'isotopie animale et les isotopies physiologique-anatomique et pathologique. Cette constatation déclenche une mise en rapport paradoxale mais fascinante: «il est quand même étonnant que toutes les fonctions biologiques soient mises en valeur par les images sauf la fonction de reproduction. Il nous semble que, pour employer le vocabulaire psychanalytique, cette fonction humaine réapparaît — c'est une opération de déplacement — à travers la métaphore animale de *l'Incubation*. Mais il y a aussi d'autres phénomènes convergents: l'importance du ventre et de son équivalent au niveau cosmologique, le monde souterrain, l'importance de l'eau (liquide amniotique)» (p. 117-118).

Ailleurs, la description même de la figure suggère des pistes intéressantes. C'est le cas des inversions d'épithètes du genre «gargantuesque boulimique classeur» qui amène Piette, par leur aspect loufoque, à en conclure à une parodie de la langue anglaise (p. 191). De même, de l'étude des hyperboles dont Weingarter est l'objet, il ressort que c'est «la position de l'énonciateur qui détermine la fonction de la figure: méliorative (non péjorative en tout cas) chez le narrateur,

péjorative chez Gordon. Chez le narrateur, il s'agit d'une exagération contribuant à entretenir le «mythe» Weingarter, mais d'autres énoncés révèlent sa sympathie pour le vieux professeur. Chez Gordon en revanche, la caricature est au service d'une diatribe» (p. 128-129).

Malheureusement, à ces observations probantes s'ajoutent des commentaires plutôt douteux. Tantôt il s'agit de jugements de valeur non justifiés: «La réduction de cette figure [l'antonomase] a pu donner un aperçu de la puissance connotative des antonomases particularisantes non lexicalisées. Ce sont de plus parmi les figures les plus originales de *l'Incubation*» (p. 89). Tantôt il s'agit d'interprétations psychologiques ou narratives hâtives. Les nombreux «quand donc» des pages 57 et 59 (Quand donc atteindrions-nous Narcotown) de *l'Incubation* servent-ils seulement «de marques narratives pour distinguer le discours du personnage-narrateur de celui de Gordon (p. 66)? Est-ce bien son «manque d'assurance» que trahit Lagarde par les pas-

sages relevant de Maggie du genre «se disant peut-être: Il est même plutôt gentil à sa passive tranquille ondoyante façon» (p. 184)? Encore faut-il souligner certaines méprises théoriques, surtout dans le chapitre consacré aux figures narratives: confusion du discours et du récit chez Genette, application inusitée du concept de prolepse, délimitation douteuse des rapports entre Lagarde narrateur et Lagarde personnage.

Tout compte fait, l'ouvrage de Piette reste fort inégal. La somme de travail que représente cet inventaire minutieux des figures est certes méritoire, tout comme la tentative de relier les approches stylistiques, sémiotiques et rhétoriques dans le cadre théorique. En l'absence d'une stratégie interprétative globale, cependant, les données dégagées restent finalement assez décousues, quelle que soit leur valeur potentielle, parfois considérable. S'il y a là, en incubation, matière d'une excellente analyse, force est bien de constater que le roman de Bessette attend encore l'exégèse digne de lui. □

II- LE TEMPS ET LA FORME

Essai de modèle et lecture de trois récits québécois de Pierre Hébert

Dans un contexte critique où la subtilité de l'approche théorique est jugée bien trop souvent par sa complexité terminologique et syntaxique, ce livre de Pierre Hébert constitue une exception remarquable. Modeste et sans prétention tant dans sa brièveté (110 pages seulement) que son langage, ce volume propose néanmoins une analyse fort originale du temps et de la forme romanesques où la rigueur de l'analyse ne cède en rien à la clarté de son exposition. Ce souci de simplicité dans l'audace se révèle déjà dans le rejet par Hébert d'un autre titre, «Essai de sémiotique syntaxique du discours narratif», «monstre d'abstraction délectant les tétarologues» aux dires de

l'auteur (p. 86) mais plus évocateur pourtant des assises théoriques retenues. Comme en témoignent la bibliographie, la démarche d'Hébert se situe bien dans le cadre de la sémiotique et plus précisément de la sémiotique narrative telle qu'elle est pratiquée par, entre autres, Genette, Weinrich, Bremond et Todorov.

Que propose Hébert? D'abord un modèle d'analyse qui réarticule la notion de temporalité textuelle en l'intégrant à une application littéraire de la théorie de l'information. S'appuyant sur les travaux de Moles, Hébert fait équivaloir la valeur informative du discours littéraire à la